

Thierry
Di Rollo

URF1



Thierry Di Rollo

Drift

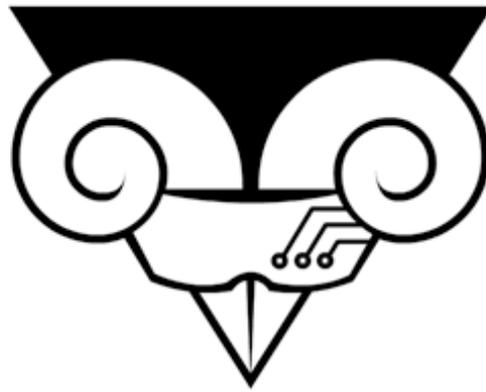
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2014, le Bérial'

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2014, by Eikasia

ISBN : 978-2-84344-803-4

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 24/07/2017

I
- Old York -

1.

Le rat mort flotte près de la berge. Gonflé par les eaux sales du fleuve, il dérive lentement, tranquille, sur le dos, la gueule entrouverte, les pattes crispées. Darker, un court moment, le suit des yeux, puis s'en désintéresse ; ramène son regard sur le groupe de trois hommes postés une centaine de mètres plus loin.

Le ciel est gris rouge, marbré de lignes noires fuyant vers l'horizon. Le soleil ne perce pas les longs nuages cotonneux qui continuent de tomber sur le monde. Au loin, le pont suspendu enjambe le cours d'eau pour rejoindre la cité immense.

Là-bas, le trio s'est déjà rassemblé au plus près d'une épave de bateau échouée en retrait du bord, et multiplie les regards dans sa direction. Darker repère très vite les armes accrochées aux ceintures de chacun d'entre eux ; vérifie la présence de son Royster dans la poche droite de sa combinaison. Le métal froid glace sa paume. Tout va bien.

Il sourit machinalement, remonte dans la carbie sans se précipiter ; aussitôt, le siège de cuir s'adapte à son corps en crissant. Devant lui, le tableau de bord pulse toujours d'une lumière bleutée et deux voyants verts se signalent de part et d'autre du cadran principal éteint depuis cinq minutes ; le temps qu'il aura fallu pour couper le moteur, descendre de la carbie, prendre la mesure des lieux — accessoirement — et celle des trois cerbères postés à cent mètres de là — principalement. Darker plaque sa main sur le système de sécurité à droite du volant ; le véhicule reconnaît une fois de plus son propriétaire et souligne d'un liseré jaune la console de navigation.

La perspective s'inscrit en relief sur l'écran, couleurs banalement fidèles. La cité inéteudue en bord gauche, le pont barrant tout l'horizon et coiffé du ciel sombre et lourd, l'eau noire du fleuve, le cadavre du rat, encore visible, qui poursuit sa lente dérive, la berge, enfin, parallèle à l'angle du viseur. Darker tapote de son index le rectangle pour demander au calculateur d'agrandir et d'extrapoler bien au-delà du champ périphérique droit de l'image. L'épave du chalutier occupe maintenant le cadre en son entier et le processeur livre ainsi son interprétation de ce qu'il ne peut pas voir, mais qu'il aura au moins entraperçu lors de l'approche de la carbie jusqu'à la rive.

Il y a un chauve, un barbu et un ventru. Jeunes, probablement âgés d'une trentaine d'années, peut-être moins. Le premier est adossé à l'étrave défoncée, les deux autres s'appuient d'une épaule sur la coque rongée de rouille. Leurs regards sont tous pointés sur la carbie et ne s'en détournent pas. À cause de l'axe déporté du véhicule, les trois hommes ne peuvent pas soupçonner un instant qu'ils sont surveillés par le viseur. Darker se tend, regarde mieux ce que le programme d'extrapolation lui soumet.

Le visage du barbu, même grossièrement rendu, trahit une certaine nervosité. Les paupières clignent, les lèvres se pincent trop souvent. Et même si l'ordinateur de bord ne fait que reproduire un faisceau de probabilités descriptives en l'accentuant, Darker sait qu'il peut se fier à cette analyse. Le rondouillard à côté, nez crochu, joues couperosées, oscille d'un pied sur l'autre. Tous les deux, vêtus d'un pull crasseux et d'un pantalon de toile bleue, se tiennent en retrait du chauve qui sort une K. Beckin de la poche intérieure de son blouson et l'allume ; le filtre rouge et bleu de la cigarette parfumée est immédiatement reconnaissable. Les vêtements du chauve sont peut-être encore plus sales que ceux de ses comparses. Les trois cerbères sont armés de Roysters.

Darker déglutit. Quelques secondes s'écoulent et la séquence modélisée par le calculateur boucle sur elle-même. Méthodiquement. Regard papillotant du barbu, oscillation de l'obèse, bout incandescent de la K. Beckin. La collerette bleue du filtre étant plus large que la rouge, Darker sait que le chauve a depuis longtemps atteint le stade ultime de la dépendance à cette foutue drogue. L'homme n'en a d'ailleurs plus pour très longtemps ; ses yeux sont cernés de noir, les joues creusées se fripent. Il est déjà mort. Probablement parce qu'il a cru choisir, un jour.

Regard papillotant du barbu, oscillation de l'obèse, bout rougeoyant de la K. Beckin. Le futur n'est qu'un chemin longeant une berge interminable. Jusqu'à la nausée. Darker tapote l'écran pour revenir à la vue d'ensemble, oublie l'image, pose bientôt ses yeux sur le vrai pont suspendu coiffant le fleuve ; cette arcade démesurée soutenue par ses deux piliers et tendue de toute sa toile de filins d'acier. Et qui ne ressemble à rien. La cité attendra donc encore un peu. De ce côté-ci de la rive, par-delà les arbres malingres qui ont fini par tout recouvrir, la vie s'étend peut-être encore.

Le ciel est gris et nervuré de sombre. Le rat indolent dérive toujours ; son cadavre boursouflé figure un point dérisoire ballotté par les eaux poissonneuses. Bientôt, pourtant, il parviendra à la hauteur des trois cerbères. La Mort sait toujours où elle va.

Darker ordonne à mi-voix :

« Démarre. »

Le moteur s'ébranle, crachote un peu puis stabilise son ralenti. Darker, les yeux rivés sur le trio, accélère à peine, descend le long de la berge très lentement. La voie vers le salut se dévide entre l'eau sale et la poussière.

Il y a longtemps, sûrement.

2.

Ils marchent. La gamine, cheveux blonds, yeux malins, va de son pas tranquille, pieds nus, tape de son bâton les murs noircis des immeubles. Le jeune garçon à ses côtés, mains dans les poches d'un pantalon rapiécé, vieille parka trop ample pour ses petites épaules, scrute le fond de l'avenue bouchée par les bâtiments de la rue perpendiculaire, semble satisfait de son inspection.

La voix de Kenny, au même moment, se répercute en écho le long de l'enfilade de béton et de pierres.

« Attention », prévient-elle.

Le jeune Darker, par habitude, baisse le regard, contourne le cadavre étendu contre la bordure du trottoir. Les deux enfants ne sont même plus gênés par l'odeur épouvantable, dépassent le corps putréfié. Kenny, jetant un œil par-dessus son épaule, dit d'une voix détachée :

« Il n'a plus de bras.

– Les rats », commente Darker.

La gamine, âgée d'une douzaine d'années, frappe toujours le bas des immeubles. Son compagnon, de trois mois son aîné, soupire.

« On peut savoir pourquoi tu fais ça ? Tout l'temps, j'veux dire.

– Les rats », répond Kenny.

Darker acquiesce, porte son regard vers le fond de l'avenue pour la centième fois peut-être. Kenny lui demande :

« Le Royster, c'est pour quand ?

– Bientôt, Ken.

– Déjà hier, tu m'disais la même chose.

– Ben ouais. Bientôt, ça peut vouloir dire dans deux jours ou dans six mois.

– J’aime pas quand t’es comme ça, Dark, j’aime pas. »

Le claquement du bois contre les parois suiffeuses se propage, amorti par les immeubles de la rue perpendiculaire qui, inexorablement, se rapproche. Darker cale son pas sur celui de Kenny, ne regarde jamais où ses pieds se posent.

« Attention », l’avertit encore la gamine.

Les restes pourris d’un torse et d’un visage écrasé gisent en travers du trottoir. Tout près, au milieu de l’avenue, un autre cadavre, bras en croix, tressaute par à-coups. Kenny tape plus fort contre l’immeuble ; le rat, énorme, s’écarte aussitôt du corps dont il dévorait le flanc droit, se dresse sur ses pattes arrière, considère de ses yeux noirs les deux humains qui se sont arrêtés eux aussi ; longuement.

Darker pose une main sur le bras gauche de sa compagne.

« Arrête avec ça, il s’en ira pas. »

Kenny cesse les coups contre la paroi, murmure d’une voix blanche :

« Il sait qui on est. »

Le gamin sourit.

« J’crois pas, non.

– Il nous scrute, j’té dis. Il *comprend*. Avec un regard pareil, c’est pas possible autrement.

– Nan. C’est juste une saloperie de rongeur qui bouffe les cadavres. D’ailleurs, ils ont appris à aimer ça, ces crevards. »

Le rat lisse ses moustaches à l’aide de sa patte avant gauche, ne quitte pas des yeux le petit couple. Kenny maugrée :

« Un jour, ils nous boufferont aussi, hein ? Parce que c’est eux qui gagnent, au bout du compte.

– On mourra pas, Ken. On f’ra ce qui faudra pour ça.

– Tu m’le jures ?

– Ouais. Aussi vrai que Morneville est peuplée de dingues et de fantômes. Puisqu’ils nous ont tous abandonnés ici.

– Mais toi et moi, on les rejoindra, s’enhardit la jeune fille. Et on sera éternel, hein ? Comme eux.

– T’as ma parole, Kenny. »

Les deux gamins échangent un regard tendre et perdu tout à la fois. Le rongeur, lui, retombe sur ses pattes, puis choisit de détalé en trotinant, rejoint le bord opposé et disparaît dans la fissure d’un mur.

Kenny frissonne un peu, reprend sa marche décidée et ses coups de bâton réguliers contre les immeubles. Darker la suit, les yeux noyés dans le fond de l’avenue.

« Attention », lâche encore la gamine.

Darker évite un autre cadavre. La rue trace sa ligne droite à trente mètres de là. Le ciel se tache de gris blanc ; le jour est morne. Les coups

de Kenny contre les immeubles ont cessé, tout à coup. En ramenant les yeux au niveau du sol, ils la voient surgir de la gauche.

L'ambiote est superbe, irradie d'un vert pur, articule ses six longues pattes en cadence. Sa gueule dessine un losange parfait, mouchetée de deux yeux à facettes d'un bleu sombre, surmontée d'une paire d'antennes ; son corps filiforme s'achève en une spirale soyeuse. Et elle avance, majestueuse, longue de six mètres et haute de cinq, au creux d'un silence incroyable. L'homme qui la monte tient les rênes, parfaitement calé sur la selle de peau harnachée au tiers de l'abdomen de l'insecte géant. Il est revêtu d'une combinaison de protection et de gants noirs, d'un lourd casque mauve qui dissimule jusqu'à son cou.

Kenny se fige d'un seul coup, Darker, subjugué, oublie le danger un court instant ; admire l'animal. Tant qu'il en a encore le temps.

L'ambiote franchit les derniers mètres, se présente au milieu de l'avenue, tournant le dos à l'enfilade perpendiculaire des bâtiments, puis s'immobilise au signal quasi imperceptible de son maître — une simple pression sur les guides reliés aux mandibules bleues. La voix amplifiée par l'extension du casque retentit.

« Vous n'êtes pas encore morts ? »

Kenny ne répond rien, littéralement pétrifiée. Son compagnon ânonne :

« Kenny et moi, on a... pas peur. Surtout pas d'un diurne. La Mort est partout.

– Oui, acquiesce l'homme, tu n'as pas vraiment tort. D'une certaine façon, en tout cas. Derrière vous, je compte dix-sept cadavres. Dans des états de putréfaction plus ou moins avancée. Avec vous deux, cela fera dix-neuf. »

Kenny se tourne vers Darker, tente de lui dire quelque chose ; n'y parvient pas. Le garçon s'enquiert d'un ton moins heurté :

« Votre ambiote sort d'un laboratoire clandestin ?

– C'est une question ?

– Ouais, c'en est une. »

Le diurne ricane.

« À cette heure, tu devrais te terrer dans les sous-sols de MorneVille et attendre la tombée de la nuit, comme tout le monde. J'ai bien conscience que braver le danger t'excite un tant soit peu, graine de chiure de mouche, mais entraîner une gamine avec toi dans cette folie, c'est franchement plus discutable. »

Darker hausse les épaules, laisse errer son regard sur l'insecte magnifique.

« C'est une femelle, murmure-t-il.

– Gagné. Tu mourras sans souffrir. »

Le jeune garçon détecte un mouvement infime au bord de son champ de vision : Kenny se rapproche insensiblement de lui, les gestes raides, le souffle court. Darker ressent une chaleur sourde envahir son corps. Il ouvre sa parka d'un premier bouton, puis d'un deuxième, avant d'être arrêté par le diurne.

« Doucement, doucement. Calme. Laisse tes bras le long du corps, gamin.

– J'ai juste un peu chaud. J voulais pas l'ouvrir plus. »

Le diurne n'écoute pas vraiment, dégaine à une vitesse fulgurante son Royster noir ; se contente d'ajuster posément sa cible. Le corps de Kenny se presse contre celui de son compagnon. Elle réussit à bredouiller, effarée :

« On va mourir. On va juste mourir. »

Darker marmonne entre ses dents :

« Je t'ai dit qu'on mourrait pas. J'te l'ai promis. »

Puis apostrophe le diurne en désignant l'ambioté :

« Elle est bien trop belle pour vous. Vous pouvez pas la mériter. »

L'homme vêtu de noir secoue la tête.

« C'est une mante comme il en existe des milliers, élevée en agrotopé, générée, traitée et amplifiée selon le protocole adéquat. Tu comprends ce que je suis en train de te dire, graine de chiure ?

– J crois, oui. »

L'ambioté penche la gueule de côté, brusquement. Ses antennes frémissent, se plient en rythme. Le diurne poursuit :

« J'ai eu les moyens de me procurer une bestiole de cette qualité, j'ai payé suffisamment cher pour avoir le droit de tuer tous ceux qui sont incapables de résister à leur propre bêtise. Les dix-sept cadavres derrière toi, c'est autant d'imbéciles qui ont fait la même chose : marcher en plein jour, dans MorneVille, et s'obstiner à ne pas vouloir comprendre que chasser et abattre des humains est une occupation finalement très saine. Le désordre est devenu la loi, l'argent son incontournable légitimité. Je suis du bon côté. Toi, non. »

Le geste, trop furtif, ne laisse aucune trace dans la réalité gourde du moment, Darker le sait. Il parvient tout de même à dégainer l'arme cachée dans la poche intérieure de sa parka et tire à l'instinct. Le premier trait bleu trace sa cohérence dans l'air gris du jour, percute la façade de l'immeuble le plus proche, le deuxième atteint la poitrine du diurne ; le dernier perfore la chitine de l'ambioté juste en dessous des yeux globuleux.

L'insecte vacille quelques secondes. Le diurne, combinaison maculée de sang, pousse un râle à peine audible, lâche les rênes, semble suivre le mouvement de sa monture qui s'affaisse peu à peu vers l'avant. Darker

recule machinalement, rengaine son Royster sans même s'en rendre compte, entraîne sa compagne avec lui pour la protéger ; Kenny n'arrive pas à détacher ses yeux de la scène.

Le temps se fractionne en deux morts. L'ambiote saigne d'un fluide rosâtre, ses antennes se raidissent, les deux premières paires de pattes fléchissent encore, la troisième comme animée d'une vie propre tente de compenser le déséquilibre. En vain. Le corps inanimé de l'homme en noir verse au même moment sur le côté, toujours retenu par les sangles du harnais ; la selle subit les contraintes des tiraillements, se distend. Le sang de la mante géante épand sa corolle poisseuse sur le vieux bitume de l'avenue. La couleur rouge pâle paraît totalement irréaliste au milieu de l'océan gris de Morne-Ville ; la jeune fille, hypnotisée, noie son regard dans la flaque sans trop savoir pourquoi.

Darker continue de reculer, trébuche contre un cadavre, bascule vers l'arrière et chute de tout son poids ; heurte violemment le sol. Devant lui, tout près, Kenny, yeux hallucinés, tend une main pour l'aider à se redresser. Plus loin, la mante renonce pour de bon et s'écroule, sans le moindre bruit. Le diurne, enfin désarçonné, roule quelques mètres avant de buter contre le trottoir.

Et MorneVille se replie, indifférente.

L'ambiote gît sur l'avenue, deux pattes dressées dans l'air tiède, les autres brisées par la chute. Darker se saisit de la main de Kenny et se relève en avisant le cadavre.

Sa compagne, qui a suivi son regard, dit d'une voix désincarnée :

« C'est l'corps que le rat était en train de dévorer. »

Darker se rajuste, rejoint la mante géante et s'accroupit auprès d'elle.

L'insecte ne saigne plus ; les facettes bleu sombre de ses yeux brillent au creux de la mort. Darker, un peu hagard, entend la voix de Kenny qui est restée près du cadavre :

« Pourquoi tu m'as rien dit, pour le Royster ? »

Le jeune garçon décoche un petit sourire, se retourne.

« Je voulais te faire la surprise. »

Puis il se redresse, pose une main sur la parka, à la hauteur de la poche intérieure où est rangée l'arme ; confie à Kenny, penaud, tout en désignant d'un coup de menton la carcasse de l'ambiote :

« C'est pas plus mal. Qu'est-ce qu'on aurait pu en faire ? »

Kenny, du haut de ses douze ans, acquiesce et répond à voix basse :

« Rien. »

À dix mètres d'elle, le corps du diurne repose face contre terre. La gamine jette alors un œil sur la perspective de l'avenue. Il y a bien dix-neuf cadavres, au bout du compte.

Le jour se grise davantage.

3.

La carbie s'arrête de nouveau. Darker, les mains serrées sur le volant, murmure :

« Je l'aimais. Je n'ai jamais aimé qu'elle. »

Le ventru campe au milieu du chemin terreux, l'air satisfait. Ses deux acolytes n'ont pas bougé de leur place. À droite de la carbie, contre l'épave du chalutier.

Le chauve vient de finir sa K. Beckin. Il écrase de son brodequin le mégot, évalue la carbie d'un œil blasé ; le barbu ne parvient pas à se calmer. Darker échange un regard avec le meneur probable — le drogué — ignore pour le moment le couple de sous-fifres. Descend à gestes prudents du véhicule. Le ventru lui ordonne :

« Les bras le long du corps, ducon. »

Darker ne relève pas, s'adresse directement au chauve, par-dessus le toit de la carbie :

« Je dois passer. On m'attend en ville. »

Le chauve tousse deux fois, cligne des yeux. Ses pupilles sont dilatées, tout son corps relâché.

« Parce que tu ne connais que ce chemin pour entrer dans Old York, étranger ?

– Par l'intérieur des terres, ça n'aurait rien changé. Je serais de toute façon tombé sur un autre minable dans ton genre. Flanqué de ses deux sbires. Tout aussi minables, ça va de soi. »

Le chauve esquisse un sourire.

« Tu commences fort, dis-moi.

– Non, l'habitude, c'est tout. Je suppose que, si vous êtes là à glander, c'est que vous demandez un droit d'entrée, c'est ça ? »

Le ventru acquiesce.

« Tout juste, ducon. »

Darker, indifférent, fixe le chauve ; lui dit d'un ton monocorde :

« Darker, je préfère. C'est mon nom. Ducon, comment dire ? Ça risque de me rendre nerveux. Un peu comme ton copain barbu, là. »

Darker désigne l'agité sans même le gratifier d'un regard ; enchaîne :

« Donc, préviens expressément ton obèse. Moi, je n'ai encore insulté personne.

– *Encore ?*

– Ça pourrait venir, si vous ne faites pas le moindre effort. »

Le drogué s'avance d'un pas, croise le regard du barbu qui triture toujours ses lèvres, revient sur Darker.

« John est du genre angoissé, il n'y peut rien. Cary a ses tics de langage. Chacun sa croix, d'une certaine manière.

– Et toi, consciencieux et altruiste, tu diriges ta petite cour d'attardés. »

Le barbu se manifeste pour la première fois.

« Hey ! Il commence à nous insulter, Bill. Il s'énerve, on dirait.

– Je n'insulte pas, je me contentais d'énoncer un simple constat. »

Bill le chauve décoche son deuxième sourire, fait deux pas en direction de la carbie ; sort son paquet de cigarettes parfumées, en tire une K. Beckin et l'allume de son briquet-tempête. Darker dit :

« À ce degré de coupe, ça vaut une fortune. Cercle bleu plus important que le rouge, c'est de la K. Beckin pure à soixante-quinze pour cent. Tu vas finir par en crever, Bill. »

Le chauve avale sa première bouffée de tabac, expire la fumée, ferme un instant les yeux puis les rouvre doucement. Il sourit encore ; confie :

« Bill, c'est pour les intimes. Toi, tu me donneras du *Bungalow Bill*. Mais en ce qui concerne le reste, tu n'as pas tout à fait tort. Et tu t'imagines bien que, pour me procurer une K. Beckin coupée à soixante-quinze, le droit de péage est établi en conséquence.

– J'imagine, oui.

– Qu'est-ce que tu es venu foutre à Old York ? »

Darker secoue la tête.

« Ça, ça me regarde.

– S'acquitter du droit de péage, c'est une chose, Darker. Nous laisser prévenir les habitants de l'arrivée quotidienne des tocards et du motif de leur visite, c'est le pendant logique. On surveille parce qu'on nous en a donné le droit.

– Pas de miracle, hein ? Comme une concession, en quelque sorte. Ou un pas de porte.

– Je ne comprends pas ce que tu dis.

– Aucune importance, *Bungalow Bee*. »

Le chauve aspire une nouvelle bouffée de drogue.

« Bill. Bungalow Bill, j'y tiens. Alors, qu'est-ce que tu es venu foutre ici, Darker ?

– Visite d'agrément. Je suis là en touriste. »

Bungalow ricane ; apostrophe ses deux acolytes :

« Non ? Sans blague ? Un touriste, les gars ! »

John et Cary partent d'un rire bref. Leur meneur s'approche un peu plus du véhicule. Darker l'en dissuade d'un geste sec du bras.

« Tss-tss ! Pas si près, Bungalow. Je préfère voir le haut de ton corps et tes mains. Recule. »

Bungalow se fige mollement, avale une autre bouffée de K. Beckin.

« Tu n'as pas d'ordre à me donner.

– Ce n'était pas un ordre, mais un simple conseil. »

Le drogué ne bronche pas. Darker se tend imperceptiblement. Sur sa gauche, Cary le ventru se met à combler la moitié de la distance le séparant de la carbie ; à petits pas. Il se tient toujours au milieu du chemin. En face, par-delà le véhicule, John, adossé à l'épave, se triture les poignets l'un après l'autre, mord résolument ses lèvres. Bungalow psalmodie tout à coup, regard exalté :

« Oh ! Putain de merde... Comme le monde devient beau ! »

Darker comprend que, dans un délai très court, ses chances de survie se réduiront à presque rien s'il laisse filer le cours du temps. Il fait un pas en arrière, puis un second. Cary s'agite aussitôt, quête du regard Bungalow qui sourit niaisement en terminant sa K. Beckin. John lance d'une voix tremblante :

« Où tu vas comme ça, Darker ?

– Nulle part. Tout le monde se calme. »

Derrière Darker, l'eau noire du fleuve continue de couler parce qu'elle n'a jamais eu besoin de personne pour cela. Le rat mort est emprisonné dans la fourche d'un bois échoué sur la berge, à la hauteur du ventru ; la carcasse, bercée par le courant, vient cogner stupidement les deux branches tour à tour. Et recommence. Recommence.

L'autre mouvement fantôme n'imprime même pas les rétines des trois cerbères ; Darker a dégainé à une vitesse inouïe. Seule la cohérence bleue du tir est finalement captée. Au hasard. Et bien trop tard.

Cary baisse les yeux, contemple, au milieu de son thorax, le grand trou rouge ; la douleur n'a pas le temps de remplir sa conscience. L'obèse se contente d'ouvrir la bouche et de cracher un sang presque mauve, puis de s'effondrer de tout son poids de mort sur la terre de la rive. Bungalow se tourne vers le corps ; dit d'une voix de dément :

« Il y a du pourpre. Et de l'ocre, aussi. La Mort danse devant mes yeux, je peux la voir. La poussière est pailletée d'or et d'argent. Oh ! C'est magnifique. »

Puis il demande, traits déformés par son délire :

« Tu peux me le refaire, Darker ? »

En retrait, John ne contrôle plus ses tremblements, se blesse les lèvres jusqu'au sang ; ne se rend compte de rien. Sa mâchoire se détend brutalement, pourtant. Il ne pense pas un seul instant à dégainer son propre Royster ; hurle :

« Putain ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? QUI A TIRÉ ? !! »

Ni Bungalow ni Darker ne lui répondent.

Le drogué s'allume déjà une autre K. Beckin, suavement. John, front suant, lui crie encore :

« Je le flingue, Bill ? Je le flingue ? »

Darker, de l'autre côté de la carbie, ne réagit pas, sait qu'il n'a rien à craindre de ce lâche vaguement émotif. Bungalow ne lui prête d'ailleurs plus aucune attention, range son briquet dans la poche revolver, aspire la fumée de sa énième cigarette et la garde en bouche dix interminables secondes avant de la relayer aux poumons. Il sent le feu intense parcourir ses bronches, des ondes de couleur et de sons labourer, raviner son esprit. Tout explose, se mélange. Old York, le fleuve, le pont suspendu. Il a désormais une idée précise du sens de la vie, voudrait partager cette découverte avec le monde déglingué qui l'a vu naître. Avec ces deux insectes dérisoires qui parasitent son champ de vision. L'une des deux fourmis continue même de vociférer, sans raison. Et ça l'épuise.

La voix surgit du néant sourd au même moment.

« Darker, si tu descends l'insecte qui est en train de me casser les oreilles, tu crois qu'il éclatera en une énorme gerbe de bleu et d'orange ? »

Et à des éternités du temps humain, quelqu'un lui répond.

« Je n'en sais rien. Le mieux, ce serait encore d'essayer, je crois. Juste pour vérifier. »

John, dans la réalité grise et noire du ciel dominant Old York, devine ses dernières secondes à l'instant exact du tir. Le reste, il ne peut plus l'entendre ni le voir. Il s'affaisse contre la coque rouillée de l'épave, glisse un mètre ou deux en essayant de rester debout, malgré la douleur épouvantable : le trait du Royster l'a atteint en plein ventre. Yeux révulsés, il porte une main à sa blessure béante, la retire en un geste réflexe et tombe mort dans la poussière.

Bungalow, tourné vers lui, dit à Darker :

« Il s'épanouit de rose et de jaune. Et de vert. Il ressemble à une ambiote. »

Les traits de Darker s'assombrissent d'un seul coup. Il marmonne pour lui-même :

« Les ambiotes. »

Puis il contourne la carbie par l'arrière, braque son Royster et vise Bungalow, debout à peut-être quatre ou cinq mètres, placé de trois quarts.

Darker poursuit, voix brisée :

« Elle me faisait confiance quand je lui disais qu'on ne mourrait jamais. Et moi, j'avais fini par croire à mon propre mensonge. Parce que je l'aimais. »

Le chauve tire une autre bouffée de K. Beckin, fasciné par tout ce qu'il voit du cadavre de son acolyte. Submergé d'hallucinations et de couleurs, d'images et de monstres blêmes, il perçoit enfin des mots inconnus, étirés et sûrement inutiles. Qui proviennent de la même source inaccessible, la voix de Darker.

« Pauvre taré. »

Et qui se résorbent définitivement.

L'univers tout entier s'achève ici. Au bord d'un fleuve.

4.

Le haut soleil baigne la lagune. Aussi loin que puisse porter la vue, le bleu de l'océan souligne l'horizon. Kenny foule le sable blanc, ses cheveux ondulants doucement au vent du matin. Elle cherche Darker des yeux ; ne le trouve pas.

Parfois, un oiseau vient se poser tout près du ressac et suit ce dernier pour ne pas se mouiller de trop. Entre deux vagues, l'animal picore le sable à la recherche d'un mollusque, avale sa prise en rejetant plusieurs fois sa gueule en arrière ; recommence un peu plus loin, puis, rassasié, s'envole. La sterne à crête noire rejoint le ciel sans effort, se fond dans le bleu infini.

Kenny sait nommer tout ce qu'elle n'a jamais vu et comprend qu'il s'agit d'un simple rêve. Et si elle ne peut pas concevoir un ciel et une mer aussi bleus, aussi purs, ses yeux fermés par le sommeil l'imaginent pour elle. De temps à autre, malgré tout, le songe veut refluer de lui-même et la lagune se teinte d'un noir de plomb. Les poings de la jeune fille se

serrent sur la couche froissée, son souffle court de dormeuse s'apaise et le soleil rétablit la douceur du monde.

La chaleur idéale enveloppe le corps nu de l'adolescente. Ses petits seins pointent, aréoles rosées, elle sourit à ce qui l'entoure ; les formes pleines de ses hanches, la finesse de ses jambes, son ventre souligné de sa toison claire, glissent ainsi le long de la lagune. Rien n'a d'importance ; l'Enfer est ailleurs.

Le rocher sombre est posé sur le sable, à une trentaine de mètres en avant. Elle s'en approche et il se remodèle un millier de fois, peut-être, avant qu'elle ne soit finalement sur lui.

Kenny s'agenouille, découvre la tête décapitée qui gît là, échouée. La relique a sûrement roulé sur le rivage, une longue éternité durant, en attendant le rêve de la jeune fille. Ou son cauchemar.

Les orbites ne sont que des trous noirs sans fond, la chair nécrosée du nez se piquette de vert et de brun sale. La bouche s'ouvre sur un cri qui n'en finit pas ; quelques cheveux hérissent le crâne putréfié. L'odeur. La puanteur insupportable.

Mais rien n'a d'importance. L'Enfer est ici.

Elle se redresse violemment sur le vieux matelas et hurle avec une rage inouïe. Il fait nuit. Elle transpire d'une peur malsaine, tremble de tous ses membres ; sa respiration ne se calme pas. Elle reconnaît pourtant très vite l'environnement proche, ce bout de cave où elle s'endort chaque soir avec Darker.

La lumière du clair de lune pénètre par le soupirail. Bizarrement, Kenny ne perçoit pas l'agitation habituelle des nuits de MorneVille, et elle ne comprend pas pourquoi.

La cave exhale son fort remugle saturé d'humidité. La jeune fille se ressaisit, regarde mieux autour d'elle. Sur la couche, à ses côtés, Darker dort profondément, en position fœtale comme il le fait toujours. Le cri de sa compagne ne l'a même pas réveillé.

La porte d'accès, elle, est correctement verrouillée. Contre le mur opposé à celui du matelas la commode déjetée est à sa place. Kenny s'éponge le front du dos de la main droite, touche le tissu fripé de sa culotte, se rend compte qu'il est bien trop sec pour quelqu'un qui a émergé en nage d'un si mauvais rêve. Elle ramène ses deux jambes contre sa poitrine nue, enserre les mollets dans l'étau de ses bras, pose le menton entre les genoux ; se perd quelques secondes dans le silence inhabituel de MorneVille, avant d'arrêter de nouveau ses yeux sur la commode.

Elle ne se souvient plus si Darker s'était déjà procuré la jeune ambiote ou projetait de le faire. Il lui avait au moins parlé de l'achat d'un

vivarium, elle en était sûre — mais qu'elle n'aperçoit nulle part. Le parterre se jonche de quelques détritiques, d'emballages alimentaires à mémoire de forme ; dans l'angle poussiéreux, en regard de la porte, traînent depuis des mois trois livres rongés par les rats de passage.

C'est en s'obstinant qu'elle finit par le remarquer : l'un des tiroirs de la commode est légèrement entrouvert. L'adolescente, sourcils froncés, quitte le matelas, déploie son corps dans la pénombre laiteuse, rejoint le meuble sur la pointe de ses pieds nus.

Tout le bois est nappé d'une fine couche de poussière, parfaitement uniforme. Le grand tiroir du bas affleure presque ; quelques millimètres d'écart au plus. Kenny s'accroupit, tend la main vers la poignée, les yeux à la hauteur du plateau. Et voit le vivarium vide posé dessus.

Elle sursaute, recule d'un bon mètre, regarde par-dessus son épaule ; Darker s'est retourné sur le flanc droit en conservant la même position. Au-dehors, les rues de Morne-Ville restent silencieuses, la lumière de la lune s'apâlit à peine. En ramenant ses yeux sur la commode, le vivarium a disparu. Et le tiroir s'est ouvert un peu plus.

La main tremblante se saisit de la poignée empoussiérée et fait coulisser la pièce de bois.

La tête putréfiée, yeux écarquillés sur la dernière des morts, veille sur Kenny.

L'enfer est partout.

Le cri du réveil est assourdissant. La cave, une fois de plus. Le corps trempé de sueur, la peur nouant le ventre. Elle voudrait se calmer, ne le peut pas. L'image de la tête continue de danser devant ses yeux fermés. La voix rassurante s'élève du fond du monde au même instant.

« Ken ? Ken ? »

L'adolescente sent la chaleur moite d'une main sur son bras gauche. Elle rouvre les paupières : Darker, visage inquiet dans la pénombre, la soutient par les épaules.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Kenny balaie la pièce d'un regard circulaire. La porte verrouillée, la commode sur laquelle est posé le vivarium, les emballages vides, les deux livres grignotés par les rats ; dans son second cauchemar, ils étaient au nombre de trois. Elle se raidit, tout à coup. Tourne son visage vers Darker qui paraît réel :

« Il y en a toujours eu deux.

– De quoi tu parles, Ken ?

– Les livres, dans l'angle. Il y en a toujours eu deux ?

– Oui. Toujours. »

Il caresse les sourcils blonds de sa compagne, glisse l'index sur l'arête de son petit nez ; lui adresse un sourire. Kenny écoute les alentours. Au-dehors, les rues de MorneVille bruissent d'une vieille rumeur, celle qui revient chaque nuit. Inlassablement. Darker demande :

« Un mauvais rêve ?

– La tête, qui est revenue. »

L'adolescent lâche un soupir.

« Cela fait maintenant plus de trois ans, Ken. Tu devrais...

– C'était un rêve dans le rêve, Darky. Et j'ai imaginé des choses que je n'ai jamais vues, j'en suis sûre.

– Quoi ?

– Une plage, avec du sable blanc. C'est bien comme ça que ça s'appelle, non ? Il faisait beau, la lumière était chaude. Tout était propre. Et la mer, aussi.

– Des images d'archives.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu as peut-être vu ce genre d'images quelque part dans la cité. Ou sur le réseau. Et ton imagination a fait le reste.

– Il n'y a plus de réseau à MorneVille.

– Alors ailleurs.

– Je n'ai jamais passé une journée loin de toi, tu le sais bien », grogne-t-elle.

Kenny quitte l'étreinte de son compagnon et se lève. Son corps superbe se détend dans les lueurs du clair de lune qui filtrent par le soupirail. Elle se rend compte, en effectuant les quelques pas vers la commode, que sa culotte est trempée de sueur. Tout est normal. Darker dit encore :

« L'épisode du diurne remonte à trois ans, maintenant. Pourquoi tu en fais encore des cauchemars ?

– Ce n'est pas toi qui lui as retiré son casque », répond-elle sans se retourner.

La jeune fille campe devant le meuble, les deux paumes calées à chaque extrémité du plateau, le visage penché au-dessus du vivarium. L'ambiole, âgée de quatre semaines à peine, est perchée sur son branchillon séché, silhouette tout entière immobile. Le vert de sa chitine, le bleu soutenu de ses yeux à facettes accrochent quelques reflets à la pénombre. Kenny s'accroupit à la hauteur de l'insecte enfermé dans son rectangle de verre, l'observe, amusée.

« Elle n'est pas spiralée ?

– Elle est encore trop jeune. Leur abdomen grandit et se termine en spirale seulement au dernier tiers de leur croissance. Si elle y parvient.

– Elle ne bouge pas.

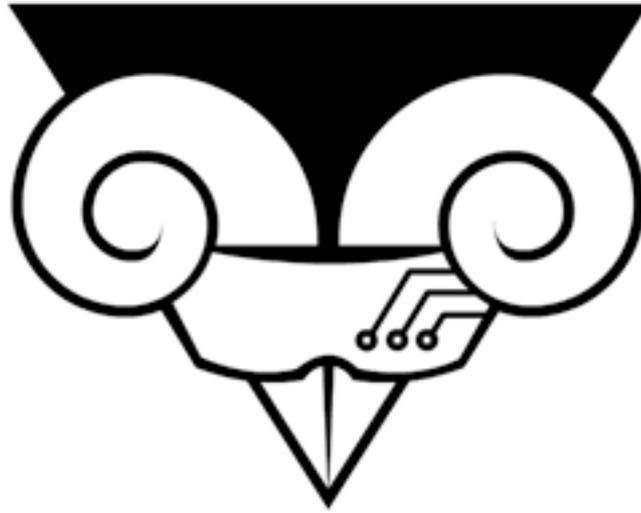
Il se penche au-dessus d'un amas de feuilles collées par les pluies du soir, découvre deux larves aussi grosses que son poing, qu'il saisit et range délicatement dans la poche de son pagne.

Des brindilles craquent au même moment derrière lui, sur la gauche. Il se redresse, se tourne de trois quarts et fait face aux deux hommes vêtus de sombre, debout à une trentaine de mètres. Il reconnaît presque tout de suite l'un d'eux : Al Torquedara, sixième clone du nom, âgé d'une quarantaine d'années. Le tueur, lui, n'identifie sa cible que par rapport aux données du nano-signal qu'il est sûrement en train de consulter. Son acolyte, plus jeune, se tient prêt.

Darker les regarde l'un et l'autre, dans le silence assourdi de la forêt ; il attendait ce moment depuis longtemps. Depuis cet après-midi où Kenny l'avait quitté pour ne plus jamais revenir. Ses épaules s'affaissent imperceptiblement.

Des images par centaines défilent devant ses yeux, toutes hantées par le sourire doux de Kenny. Et il se dit que c'est un jour comme un autre pour mourir.

Cette fois, il ne dégainera pas le premier.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.